point favorable à une assertion aussi fondamentale que celle avancée par M. Chomel.

Il suffit à notre objet d'avoir montré en quoi péchait foncièrement la discussion que nous avions choisie pour exemple d'erreur en matière d'argumentation. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer nos propres idées sur la nature de la maladie *vaguement* désignée sous le nom de fièvre ou d'affection typhoïde. Aussi bien, nous les avons développées soit dans le *Traité des fièvres*, soit dans l'article *fièvres du Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, soit dans une foule d'articles du *Journal hebdomadaire*.

Si ce que nous venons de dire ici peut engager nos jeunes lecteurs à bien examiner, à bien peser toutes les discussions avant d'en adopter les conclusions, nous aurons rempli le but que nous nous étions proposé (1).

Ceci nous conduit assez naturellement à dire quelques mots de l'influence de certaines dispositions morales sur nos opinions et nos jugements.

---

(1) Je ne saurais mieux terminer cet article qu'en rapportant ici le passage suivant de Condillac : « De suppositions fausses en suppositions « fausses, nous nous sommes égarés par une multitude d'erreurs, et ces « erreurs étant devenues des préjugés, nous les avons prises, par cette « raison, pour des principes ; nous nous sommes donc égarés de plus en « plus : alors nous n'avons su raisonner que d'après les mauvaises habi- « tudes que nous avions contractées. L'art d'abuser des mots sans les bien « entendre a été pour nous l'art de raisonner. Quand les choses sont par- « venues à ce point, quand les erreurs se sont ainsi accumulées, il n'y a « qu'un moyen de remettre l'ordre dans la faculté de penser, c'est d'ou- « blier tout ce que nous avons appris....., et de refaire, comme dit Bacon, « l'entendement humain. Ce moyen est d'autant plus difficile qu'on se « croit plus instruit. Aussi des ouvrages où les sciences seraient traitées « avec beaucoup de netteté, une grande précision, un grand ordre ne « seraient-ils pas à la portée de tout le monde : ceux qui n'auraient rien « étudié les entendraient mieux que ceux qui ont fait de grandes études, et « surtout que ceux qui ont écrit beaucoup sur les sciences. »

ARTICLE VI.

Quelques mots sur les dispositions morales favorables ou contraires à la recherche de la vérité.

On présume aisément que notre intention n'est pas de rédiger ici un code complet de morale à l'usage de ceux qui aspirent à l'honneur de se signaler dans la carrière de la médecine. Cependant, comme l'état moral des hommes exerce un puissant empire sur leurs facultés intellectuelles, on peut, on doit, sans s'ériger en moraliste, étudier sous ce nouveau point de vue la philosophie médicale.

Dans une science pratique telle que la médecine, qui tient pour ainsi dire entre ses mains la santé et la vie des hommes, la première condition pour en aborder le sanctuaire, c'est assurément la probité, et le médecin vraiment digne de ce nom doit être défini ainsi : *Vir probus, medendi peritus.* Un grand nombre de qualités morales se trouvent comprises sous cette expression générique de probité : telles sont, la bonne foi, la franchise, la sincérité, la justice, l'amour de ses semblables ou la charité, le désintéressement, etc., etc. Oui, c'est dans le cœur du vrai médecin que la bonne foi, la franchise, la sincérité devraient se réfugier, si elles étaient exilées de la terre. L'Hippocrate anglais, l'immortel Sydenham, était bien convaincu de cette vérité, lorsque, dans son langage énergique, il a dit que s'il ne se conduisait pas avec franchise et sincérité, il se montrerait homicide, même après sa mort : *Res ipsa etenim brevi loquetur, an fideliter et sincero animo hic egerim, an è contra ad instar sceleratissimi hominis morumque profligatissimorum, homicidam me præstiterim, vel in terra defossus.* (*Præf.* page 16, édit. noviss. MDXXVI.)

Les mauvaises passions, dans les sciences d'observa-

tion et de raisonnement, ne sont pas seulement condamnables en elles-mêmes, mais elles ont l'immense inconvénient d'entraîner l'observateur dans les plus graves erreurs, et c'est particulièrement sous ce rapport que nous devons les étudier ici.

Sans doute, comme nous l'avons dit précédemment, il est pour l'observateur en général, et pour le médecin observateur en particulier, une vocation, comme il en est une pour le poète. Quiconque n'est pas né pour ainsi dire sous l'astre de l'observation, en d'autres termes, quiconque n'a pas reçu de la nature cette heureuse organisation, en vertu de laquelle il peut déployer, à un haut degré, ce précieux assemblage de facultés intellectuelles dont nous avons parlé plus haut, ne se distinguera jamais par de grandes découvertes. Mais, ce n'est là que la moitié d'un observateur accompli. En effet, fut-on doué d'une haute intelligence et de sens délicats, si l'on ne savait se préserver de ces mauvaises dispositions, de ces malheureuses passions que l'on connaît sous le nom d'orgueil, d'amour-propre, de prévention, d'esprit de parti, de jalousie, d'envie, de fanatisme, etc., on serait souvent plus nuisible qu'utile au vrai progrès de la science. On l'a dit depuis bien longtemps, et l'on ne saurait trop le redire : pour bien observer, bien juger, bien raisonner, il faut être dégagé de toute prévention et de tout intérêt autre que celui de la vérité. Les préventions sont comme des verres qui grossissent ou rapetissent les objets, suivant les cas, ou bien encore comme des prismes qui altèrent la couleur de ces mêmes objets. Un esprit trop exalté peut éprouver des illusions, de véritables hallucinations en matière d'observation, et porter irrésistiblement ensuite les jugements les plus faux. Telle passion nous rend une opinion bien plus vraisemblable, bien plus certaine qu'elle ne l'est

réellement, et telle autre passion produira un effet tout opposé : « Nous établirons enfin comme principe de psy-« cologie, dit Laplace, l'exagération des probabilités « par les passions. La chose que l'on craint ou que l'on « désire vivement, nous semble par cela même plus « probable ; son image fortement retracée dans le senso-« rium, affaiblit l'impression des probabilités contraires, « et quelquefois les efface au point de faire croire la « chose arrivée. La réflexion et le temps, en diminuant « la vivacité de ces sentiments, rendent à l'esprit le calme « nécessaire pour bien apprécier la probabilité des « choses. » Ailleurs, le même auteur dit : « L'esprit a « ses illusions, comme le sens de la vue ; et de même que « le toucher corrige celle-ci, la réflexion et le calcul « corrigent les premières. »

En résumé, tout homme préoccupé d'une passion autre que l'amour de la vérité, ne possédera pas cette attention infatigable que réclame l'emploi des rigoureuses méthodes d'observation, et sans laquelle la juste appréciation de toutes les conditions dont les questions médicales sont environnées deviendrait impossible. Comment espérer surtout qu'un homme aveuglé par l'orgueil, l'envie ou la jalousie rendra justice aux découvertes de ceux qui parcourent avec lui la vaste et féconde carrière de la médecine ? Et cependant, dans une science immense comme la nôtre, où tant d'hommes, s'ils sont heureusement organisés et amis du travail, peuvent, en exploitant cette science, en sens divers, faire une collection plus ou moins riche de vérités nouvelles, ne faut-il pas se rendre réciproquement justice et ne voir dans les autres que des rivaux à égaler ou à surpasser, mais non des ennemis à haïr ?

Au reste, il est généralement assez rare de voir les hommes d'un véritable génie manquer du sentiment de justice, comme s'ils avaient trop d'intérêt à ce que les autres soient

justes à leur égard pour ne pas l'être eux-mêmes envers les autres. Quoiqu'il en soit, l'homme qui aurait à se plaindre de la justice des autres, n'en doit pas moins être juste envers eux. Il ne doit pas, d'ailleurs, se laisser abattre par les attaques en tout genre dont ses découvertes pourraient être l'objet. Qu'il suive, au contraire, cette noble maxime de Sydenham : *si qui reperiantur, qui vitio statim vertant, si quis novi aliquid, ab illis non prius dictum vel etiam inauditum, in medium proferat, hujus modi ego homines æquo me animo laturum spero.* (*Opera. med.*, tome 1er, page 4.)

TROISIÈME PARTIE.

DES GÉNÉRALITÉS DE LA CLINIQUE MÉDICALE.

DIVISION DU SUJET.

Dans la seconde partie de cet ouvrage, nous avons abordé les questions les plus abstraites de la médecine; nous avons essayé de remonter jusqu'aux premiers fondements de cette science; nous avons discuté les principes mêmes de sa constitution. Il résulte clairement de nos considérations que la médecine n'est point une science *simple*, mais qu'elle est, au contraire, un immense composé de faits dont plusieurs se rattachent à ceux de la mécanique, de la physique, de la chimie, etc.; d'où il suit que sous ce point de vue, la *philosophie* de la médecine se confond, en quelque sorte, avec celle des sciences que nous venons de nommer. Quant aux faits de l'ordre *psycologique* ou *métaphysique* qui appartiennent *exclusivement* à cette science, nous avons reconnu, avec Bichat et la plupart des autres physiologistes, qu'ils supposaient, en effet, une ou plusieurs causes *premières* spéciales, mais dont la nature se dérobe à l'expérience directe, ainsi que la nature de toute autre cause première. Toutefois, nous avons reconnu en même temps que les phénomènes de l'ordre dont il s'agit, étaient subordonnés à des conditions organiques, dont l'étude rentrait dans la sphère des sciences dites naturelles et expérimentales.

Cela posé sur la *nature* même de la médecine et sur les divers moyens dont elle se sert pour l'acquisition de ses faits et de ses théories en général, il nous faut maintenant faire l'application des principes que nous avons développés